

nous affligeait trop pour songer à combattre une idée superstitieuse qui, malgré les progrès qu'il avait faits dans la civilisation, était encore si profondément inculquée dans son esprit. Je lui dis adieu pour la dernière fois, et je me retirai le cœur navré de voir ainsi mourir à la fleur de l'âge un homme que la Providence avait choisi pour aider à répandre parmi un peuple de cannibales les premières lueurs de la vérité.

Une de ses femmes nous conduisit ensuite à un magasin pour y prendre les présens qu'il nous avait destinés. C'étaient cinq nattes fort élégantes pour M. Marsden, et trois pour moi. Pendant que nous retournions à l'établissement, la femme que Douaterra avait répudiée pour cause d'infidélité m'apporta un cochon de sa part. Je fus très-surpris de la voir chargée de ce message. Probablement elle avait trouvé le moyen d'apaiser son ressentiment.

Le 25 M. Marsden alla voir Douaterra. Il respirait encore; mais il avait entièrement perdu connaissance. Ainsi l'on put enlever le pistolet qu'il gardait obstinément à côté de lui.

Etant sur le point de partir de cette île, nous nous sommes occupés de terminer tout ce qui devait être réglé avant notre départ. Nous conclûmes un marché en règle avec Gonnah et son frère Ouarri pour l'achat du terrain sur lequel la

maison des missionnaires avait été élevée. M. Marsden avait apporté de Port-Jackson deux actes dressés en forme sur parchemin, au nom de la société des missions. Il ne s'agissait plus que de les rendre valides de la part des deux propriétaires du fond. L'esprit inventif de Choungi trouva un moyen de remplir la formalité. Il dessina sur les parchemins une représentation exacte du tatouage de la figure de Gonnah. Ce dernier y apposa sa marque, ce qui fut le symbole de la ratification du marché. M. Kendall et moi nous servîmes de témoins pour les colons. Un naturel dessina le tatouage d'une de ses joues comme témoignage pour ses compatriotes. Alors Gonnah et Ouarri déclarèrent que le terrain, dont la surface était de deux cents acres, serait tabou pour tout le monde, excepté pour les blancs; et que personne ne pourrait y entrer sans la permission des missionnaires.

Avant de nous embarquer M. Marsden baptisa, en présence des naturels, un enfant dont la femme de M. King, un des missionnaires, était récemment accouchée. La cérémonie leur causa beaucoup d'étonnement, mêlé d'une sorte de crainte pour la santé du nouveau-né. Du reste, ils s'y comportèrent avec la plus grande décence.

Les Indiens étaient accourus de plusieurs milles à la ronde pour nous voir mettre à la voile. Nous fîmes nos adieux aux familles des missionnaires,

qui marquèrent un vif regret de se séparer de nous. Ne pouvant plus compter sur l'appui de Douaterra, qui peut-être n'existait plus, M. Marsden recommanda l'établissement aux autres chefs, qui réitérèrent les assurances les plus positives de leur amitié pour nous, et promirent de défendre nos compatriotes contre toutes les attaques des ennemis.

Nous emmenions avec nous dix insulaires qui nous avaient demandé à nous accompagner à Port-Jackson. On remarquait parmi eux Topi, Themorangha et Theouranghi, frère de Korra-Korra, Etou, fils de Tekoki, et Kytterra, fils de Pomarri. Ces Indiens et leurs parens qui les avaient suivis à bord du navire, en se disant adieu, se regardaient d'un air aussi désespéré que s'ils n'eussent jamais dû se revoir. Ils exprimaient une douleur si vive et si sincère, que même le matelot le plus dur en était attendri. Tekoki me recommanda particulièrement son fils, âgé de quatorze ans. L'excès de l'affliction était peint sur son visage. Il versait un torrent de larmes.

Pomarri ne montra pas tant de sensibilité. Il dit adieu à son fils avec toute l'indifférence imaginable, et sautant dans sa pirogue, se hâta de regagner le rivage.

A une heure après-midi, étant arrivés à l'entrée

de la baie, les trois missionnaires nous quittèrent. Nous les vîmes partir avec une vive sensation de regret, malgré la satisfaction que nous éprouvions en songeant à l'œuvre méritoire qu'ils entreprenaient. Quel généreux sacrifice que celui de consentir à demeurer isolés au milieu des hordes barbares pour les instruire, les amener à désirer le bienfait de la civilisation, et leur inspirer l'amour d'une religion sainte qui doit régler leur conduite!

On leva l'ancre le 25 février à six heures du soir. Les insulaires embarqués avec nous n'étaient pas encore remis des émotions qu'ils avaient ressenties. Pendant toute la journée du lendemain ils furent mornes et pensifs. Peu à peu ils reprirent leur bonne humeur. Un autre se joignit à eux près du cap Nord, où nous touchâmes pour prendre plusieurs paniers de filasse de phormium que le Taïtien établi dans cet endroit nous fournit, conformément à sa promesse.

Le 21 mars nous eûmes connaissance de la côte de la Nouvelle-Galles; le 23 nous revîmes nos amis à Port-Jackson.

Quatre jours après que l'*Actif* eut quitté la baie des Iles, Douaterra rendit le dernier soupir. Dahou, sa principale femme, conçut un si grand chagrin de sa mort qu'elle se pendit à l'instant. Ses parens et ses amis applaudirent à cet acte de déses-

poir, et à cette marque d'affection conjugale. Il paraît que dans les îles de la Nouvelle-Zélande ce témoignage d'attachement pour un mari défunt, est recommandé aussi rigoureusement que dans l'Inde, où il est en usage depuis un temps immémorial.

La nouvelle de la mort de Douaterra, que l'on apprit à Port-Jackson par le retour d'un navire venant de la Nouvelle-Zélande, fit beaucoup de peine à M. Marsden, quoiqu'il s'y attendit. Douaterra était réellement un homme extraordinaire. Il ne songeait qu'aux moyens à employer pour civiliser ses compatriotes. La première fois qu'il revint dans son pays, il y rapporta des grains de froment, et dit à ses amis, et à différens chefs du voisinage, que c'était avec cette substance que les Européens faisaient le biscuit qu'ils avaient vu et mangé à bord de leurs vaisseaux. Il distribua des grains à six chefs, et à quelques hommes de la classe inférieure, en leur indiquant comment il fallait les semer et les cultiver; il en garda aussi pour lui-même et pour son ami Choungghi. Tous ceux qui avaient reçu du froment le mirent en terre. Il poussa bien; mais quelques-uns impatiens d'en obtenir le produit, et s'imaginant que les grains se trouvaient à la racine, comme le tubercule des pommes de terre, arrachèrent les plantes avant qu'elles fussent complètement mûres,

et n'y découvrant rien, les brûlèrent. Choungghi seul ne suivit pas cet exemple. Les autres chefs se moquèrent de Douaterra. Ils lui dirent que parce qu'il avait beaucoup voyagé, il croyait pouvoir abuser de leur crédulité en leur racontant des fables. Il eut beau leur parler, il ne put les convaincre que le froment servait à faire du pain. Cependant sa récolte et celle de Choungghi étant parvenues à maturité, ils firent la moisson, puis battirent les épis, et montrèrent le grain aux autres chefs. Toutefois, ceux-ci ne pouvaient revenir de leur prévention sur l'usage du froment.

Vers ce temps le *Jefferson* vint mouiller dans la baie des Îles. Douaterra animé du désir de guérir ses compatriotes de leurs absurdes préjugés, pria le capitaine de lui prêter un moulin à café ou à poivre pour moudre quelques grains. L'expérience ne réussit point; le moulin était trop petit. Bientôt il profita du retour d'un navire de la Nouvelle-Zélande à Sydney pour demander à M. Marsden des houes et d'autres instrumens d'agriculture. Celui-ci s'empressa d'acquiescer à un dessein si raisonnable. Par malheur le bâtiment qu'il chargea de porter ces objets, ainsi que du grain à la Nouvelle-Zélande, n'attérit pas à ces îles, et continua sa route pour Taïti, où il fut pillé par les naturels.

A l'époque du premier voyage de l'*Actif* à la

baie des Iles, M. Marsden fit passer à Douaterra un petit moulin à bras, un tamis, des grains pour semer, et d'autres présens. Le moulin fit le plus grand plaisir à Douaterra : il ne tarda pas à en faire usage. Il se mit à moudre du blé devant ses compatriotes, et fut ravi de joie quand il vit la farine. Il me dit qu'il en avait pétri un gâteau qu'il avait fait cuire dans une poêle à friré, et en avait distribué à ses compatriotes qui en avaient mangé et l'avaient trouvé excellent. Ils furent alors convaincus que le froment servait à faire le pain. Alors les chefs demandèrent des grains qu'ils semèrent, et probablement ils ne tardèrent pas à apprécier complètement l'utilité du froment. J'en vis au mois de janvier 1815 qui croissait avec vigueur : les épis étaient bien pleins et de belle couleur, ce qui me donne lieu de penser que le climat de la Nouvelle-Zélande convient parfaitement à la culture des céréales.

« Lorsque j'arrivai à la Nouvelle-Zélande avec Douaterra, dit M. Marsden, il semblait avoir accompli le grand objet qui était le sujet constant de ses entretiens : les moyens de civiliser ses compatriotes ; il me dit d'un air triomphant de joie : « J'ai introduit la culture du froment dans la Nouvelle-Zélande ; dans deux ans elle deviendra un grand pays : je pourrai exporter du grain à Port-Jackson pour l'échanger contre des

« hoes, des haches, des bêches, du thé, du sucre, etc. » Plein de ces idées, il fit des arrangemens avec ses compatriotes pour une culture étendue, et forma un plan pour bâtir une ville nouvelle avec des rues régulières, à la manière européenne. Je l'accompagnai à l'endroit où il voulait la placer : il était très-bien choisi et commandait l'entrée du port ainsi que le pays voisin. Il devait, avant mon départ, désigner l'emplacement de l'église et des rues. Au lieu d'effectuer ce projet, il était étendu sur son lit de mort à l'instant où nous quittâmes son île. Sa perte a été pour moi, et pour quiconque s'intéresse au bien-être de ses compatriotes, un vif sujet de regret. »

Quoique Douaterra eût vécu près de trois ans dans la maison de M. Marsden où il s'était très-bien conduit, et avait en toute occasion manifesté le désir de recevoir l'instruction religieuse, toutefois les idées superstitieuses dont il avait été imbu dans son enfance, étaient trop profondément enracinées dans son esprit pour qu'il pût s'en défaire : on en a vu un exemple dans le récit de sa maladie. Il croyait, comme ses compatriotes, qu'elle était causée par l'étoa qui, voulant le détruire, avait pris possession de lui et s'était logé dans son estomac d'où aucune puissance humaine n'était assez forte pour l'expulser. Ces insulaires pensent que l'étoa ne quitte

pas sa position et augmente les souffrances du malade, jusqu'à ce qu'il juge à propos de mettre un terme à son existence. Ainsi la crainte de contrarier l'étoua, empêche les parens de donner le moindre secours à l'être qu'ils aiment le mieux : ils croiraient commettre un sacrilège s'ils essayaient de résister à la volonté du dieu. Ce préjugé funeste coûte la vie à beaucoup d'infortunés que des soins ordinaires rappelleraient à l'existence.

Ces insulaires croient à un être suprême dont ils ont une notion confuse, et à un grand nombre de dieux inférieurs qui ont chacun un pouvoir distinct et des fonctions particulières. L'un préside aux élémens, un autre aux oiseaux de l'air et aux poissons de la mer. Il y en a une infinité d'autres dont les fonctions sont si multipliées et si compliquées, que leur description remplirait un gros volume.

Le plus grand des dieux est Maouhirangaranga ; mais les insulaires ne connaissent ni sa dignité, ni ses attributs. Tipockho, dieu de la colère et de la mort est ensuite celui qu'ils paraissent les plus pressés d'apaiser. Maouhibotaki a la direction et la surveillance de toutes les actions des hommes ; il a même le pouvoir de donner la vie. Heckotoro est le dieu des larmes et de la douleur. Les insulaires racontent qu'ayant perdu sa femme,

il quitta le ciel pour la chercher ; enfin il la trouva dans la Nouvelle-Zélande. Ravi de la rencontrer, il l'embarqua dans une pirogue, attacha une corde à chacune des extrémités et fut ainsi transporté avec elle dans le ciel. où pour signaler leur réunion ils furent transformés en un groupe d'étoiles nommé *Ranghi*.

Ces insulaires croient que le premier homme a été créé par trois dieux, savoir : Maouhirangaranga, ou Topourcah, ou le Grand-Père ; Maouhir-mouha et Maouhibotaki ; le premier y eut la principale part ; ils ajoutent, et cette particularité est fort curieuse, que la première femme a été faite d'une côte de l'homme, et ce qui est encore plus singulier, *hévi* est le terme général pour désigner un os.

D'après une autre tradition ils racontent qu'autrefois, avant que la lune éclairât l'homme, et lorsque les nuits étaient enveloppées d'une obscurité totale, un de leurs compatriotes nommé *Rona* sortit pour aller chercher de l'eau à un puits voisin, et qu'en marchant à tâtons il heurta son pied contre un rocher avec tant de violence qu'il devint boiteux et ne put pas retourner chez lui. Tandis qu'il tremblait de frayeur et gémissait de douleur, la lune s'avança vers lui ; il s'attacha fortement à un arbre pour lui échapper ; mais l'arbre fut déraciné et transporté avec Rona dans

la région où il a été replanté, et où tous deux existent encore aujourd'hui.

Donaterra nous assura que touses compatriotes regardent toute infraction aux commandemens de leurs dieux comme impie ; ils croient qu'ils sont présens partout. La partie du ciel où ils résident s'appelle Taghinga-Atoua ; ils la représentent comme un séjour charmant et rempli de tous les délices que l'imagination peut inventer.

Lorsqu'un enfant vient au monde, on le porte au tohounga, ou prêtre, qui lui jette de l'eau sur le visage avec une feuille qu'il tient exprès à la main ; ils croient non-seulement que cette cérémonie est utile à l'enfant ; mais aussi que, si on la négligeait, elle aurait pour lui des conséquences fâcheuses ; ils pensent que dans ce cas l'enfant doit mourir aussitôt ; ou bien s'il lui est permis de vivre, il aura des inclinations perverses.

Pendant que nous étions dans la baie des îles un parent de Gonnah mourut. Un grand nombre de naturels se rassemblèrent à Tippounah pour assister à ses funérailles ; j'y allai avec M. Kendall. Le corps du défunt, après qu'on eut rapproché les genoux de la tête, avait été enseveli dans les vêtemens qu'il portait à l'instant de son décès, et que l'on avait liés fortement avec une ceinture ; ensuite on l'avait placé sur un banc suspendu entre deux perches, et il avait été ainsi

transporté sur la plage. Dans quelques parties de l'île on se sert d'une espèce de cercueil sur lequel sont sculptées des figures d'une obscénité révoltante.

Quoique le rassemblement fût considérable, peu de personnes paraissaient affligées ; parmi toutes celles qui étaient près du défunt, je ne vis verser des larmes que par la veuve de Tippahi et par une autre femme ; elles prirent bien garde de ne pas nous laisser approcher de trop près du corps, nous disant d'un air alarmé qu'il était tabou, et donnant de vives marques d'inquiétudes si nous avions l'air de dépasser la limite prescrite. Les autres naturels, bien que défigurés de la manière la plus hideuse, en signe de deuil, ne resentaient pas, j'en suis persuadé, un chagrin réel. Un jeune homme, probablement un proche parent du défunt, s'était horriblement déchiré le visage ; il répandait un torrent de larmes ; mais m'étant avancé vers lui, j'observai une transition bien brusque, car il sourit aussitôt ; je lui pris la main, il se mit à rire de bon cœur. Ainsi son violent témoignage d'affliction n'était qu'une simagrée pour se conformer à l'usage.

Bientôt une pirogue chargée de pommes de terre s'approcha du rivage ; parmi les personnes qui en débarquèrent je reconnus la femme de Gonnah ; elle ne paraissait pas plus affligée de la mort

d'un parent de son mari, que ne l'étaient les autres femmes qui n'appartenaient nullement à sa famille. L'assemblée commença alors à faire cuire des provisions que l'on avait apportées, et ce ne fut qu'après le repas qu'on alla enterrer le corps. Nous ne pûmes accompagner le convoi; on nous opposa le mot tabou: nous nous soumîmes à cette interdiction. Il nous fut même impossible d'apprendre si, avant notre arrivée, on avait pratiqué quelques cérémonies. Nous vîmes de loin que le corps était soutenu par deux perches portées sur les épaules de deux hommes; quatre autres formaient le cortège. Je supposai que tous le reste de la foule ne s'était pas soucié d'assister à l'inhumation, ou plus probablement en avait été comme nous empêché par le tabou.

Les tombeaux sont de même soumis au tabou. Peu de temps après notre arrivée, me promenant avec un jeune chef le long du rivage, je vis au pied d'un grand arbre un morceau de bois grossièrement sculpté et peint en ocre rouge, qui était fiché en terre. Je m'en approchai pour examiner ce que c'était; aussitôt mon compagnon s'arrêtant et s'écriant: tabou! me fit comprendre qu'un homme était enterré dans cet endroit, et me pria de m'en éloigner: je m'empressai de le satisfaire. D'après l'air alarmé de ce jeune

homme dans cette occasion, je pense que ces insulaires ont un respect profond pour la dernière demeure des morts.

Le tabou s'étend habituellement à plusieurs autres objets; les naturels ne prennent jamais leur repas dans la cabane où ils demeurent, et obligent les étrangers auxquels ils donnent l'hospitalité à observer la même règle. Un jour qu'il pleuvait nous voulûmes nous appuyer, pendant que nous mangions, contre le mur d'une maison, afin d'être à couvert sous le prolongement du toit, parce qu'il n'y avait pas de hangar à portée; nos hôtes ne s'y opposèrent pas, mais on voyait bien qu'ils étaient en proie aux scrupules et aux inquiétudes de ce que nous étions tellement rapprochés d'un lieu taboué, action éminemment impie. Durant tout ce temps ils nous observèrent avec le plus grand soin, de crainte que nous ne nous rendissions coupables de quelque profanation capitale; toutes les fois que nous buvions à même d'unealebasse que nous avions apportée avec nous, nous étions obligés d'avancer nos têtes au-delà de la saillie du toit, quoiqu'il tombât des torrens de pluie.

Ces insulaires ont aussi beaucoup d'autres observances superstitieuses relativement à leurs maisons; ils attribuent toutes ces pratiques à leur crainte d'offenser l'étooua, qui, disent-ils, les